



Malika Ferdjoukh

PEINT AU COUTEAU

roman-feuilleton

SMARTNOVEL

Malika Ferdjoukh

Peint au couteau

Série Frisson
6 épisodes / 0,79€

Ça commence comme ça...

Marie a de la chance : elle est modèle dans un atelier. Si seulement il n'y faisait pas si froid... A demi-nue sous la verrière, elle tremble. Si elle savait ce qui l'attend, elle tremblerait plutôt de peur !

SmartNovel publie des romans-feuilletons à lire sur téléphone mobile.

En s'abonnant au feuilleton de son choix, le lecteur reçoit tous les jours un épisode.

*Téléchargez l'application pour iPhone
Accédez à la version webmobile*

EPISODE 1/6

La jeune fille nue

Chaque jeudi, il y avait un moment que Marie attendait avec angoisse, endurait avec stoïcisme et oubliait le plus vite possible. Chaque jeudi, cet hiver-là, Marie Legay posait pour un peintre nommé Odilon Voret.

- Il me fait penser à l'ogre, confia-t-elle à son amie Apolline, ballerine comme elle, à l'Opéra de Garnier. Le dos de ses grosses mains est couvert de poils et son œil te cloue sur place.

Elles montèrent à la lingerie du théâtre pour broser et suspendre leurs tutus de répétitions. Apolline sourit :

- Prie qu'il te donne du travail pour des mois encore. Treize francs l'heure, c'est mieux que repasseuse, et c'est le gîte et le pain assurés. Allez, va, je t'accompagne un bout, je dois acheter de la laine rue Saint-Georges.

- C'est vrai ? Tu es gentille. Ça me donnera du courage avant de l'affronter.

Oui, Marie avait de la chance : on aimait la peindre, elle avait du travail.

- Et s'il devient célèbre, on t'admira sur ses

peintures comme Mlle Yvonne notre maîtresse de ballet sur celles de M. Degas quand elle était petit rat. Est-ce que ce Voret fait de beaux portraits de toi, au moins ?

- C'est ressemblant, admit Marie tandis qu'elles traversaient, sous la bise coupante, le boulevard Haussmann et remontaient la Chaussée-d'Antin en direction de Montmartre où se trouvait l'atelier du peintre. Je n'y connais rien. Il est riche, il n'a pas besoin de peindre pour vivre, seulement...

Elles attendirent qu'un fiacre fût passé pour contourner un tas de pavés en bois que la récente et terrifiante crue de janvier avait sortis du trottoir. Paris traînait, aux prémisses de cette année 1910, une odeur de vase et d'égout qui s'élevait jusqu'à la Butte.

- ... seulement il n'est pas célèbre comme... les célèbres. Et il n'est plus tout jeune.

- Ah ! s'esclaffa Apolline au moment de la quitter rue des Martyrs, alors il veut peut-être que tu deviennes sa maîtresse !

- Quelle horreur, tais-toi donc ! se récria Marie avec une pichenette de son manchon. Heureusement nous ne sommes pas seuls ; il y a toujours un de ses élèves.

L'idée l'avait effleurée, bien sûr. Mais les séances passaient et, Dieu merci, Odilon Voret n'exigeait rien d'elle que son immobilité. Enfin presque. À une précédente séance, il lui avait coupé une mèche de cheveux qui jetait, selon lui, une ombre disgracieuse sur la joue de la jeune fille pendant un croquis à la sanguine.

À l'atelier, l'élève de Voret lui ouvrit. Celui-là était un étudiant des Beaux-arts et lui servait aussi d'assistant. Elle nota qu'il venait plus régulièrement ces derniers temps. Il la débarassa de son manteau. Zut, quel était son nom, déjà ? Elle les confondait tous. Elle lui adressa un sourire frigorifié. Il remit des bûches dans le poêle et dit :

- Le maître aura du retard. Il reste du lait chaud, en voulez-vous ?

- Volontiers, merci.

Il lui avait ouvert la porte, un pinceau à la main. Pour se montrer polie – elle s'en voulait de ne pas se rappeler son nom – elle demanda :

- Je vous ai dérangé, vous étiez en train de travailler... Qu'est-ce que vous peignez de beau ?

Il la fixa un instant. Puis sourit. Il avait un plutôt joli sourire. Dommage qu'il portât de si vilaines lunettes.

- Oh, de simples études.

Elle alla derrière le paravent pour se déshabiller. Léo ? Théo ? Noé ? Un prénom dans ce style-là... Quelle écervelée elle faisait ! Même là, alors qu'elle l'avait eu sous les yeux une minute avant, elle oubliait déjà sa figure. Ces artistes étudiants se ressemblaient tellement ! Blouse gris bleu, lavallière jaune dénouée et l'air dans un autre monde.

- Des études de quoi ? dit-elle, machinale.

Elle noua un peignoir autour d'elle et reparut. Elle tendit la main vers le classeur à dessins. Il l'arrêta.

- Ce n'est pas très intéressant, dit-il. Voici votre lait.

- Vous ne voulez pas que je regarde ? rit-elle.

Elle profita qu'il posait la tasse de lait pour s'emparer du classeur et l'ouvrir. Elle s'exclama :

- Qui est-ce ?

Il eut un soupir, hésita, finit par dire :

- Eh bien, mais... c'est vous.

Les yeux de Marie s'arrondirent, sa bouche rose fit « oh ».

- Moi ? Vous êtes sûr ? Mais je n'ai pas le cou comme ça. Ni ce nez. Et mes oreilles ne sont pas jaunes... À part mon grain de beauté, je ne m'y retrouve guère.

Elle n'aurait jamais osé dire une telle chose à Odilon Voret. Mais sa timidité de myope la flattait, lui donnait un petit sentiment de supériorité. Elle vit qu'il était touché. Ses narines sifflaient doucement au rythme de sa respiration qui s'était accélérée. Elle regretta sa critique, car elle était d'une bonne nature au fond. Tout de même... Odilon Voret faisait d'elle de meilleures peintures. Plus conformes. Elle y reconnaissait sa tête au moins.

- Vous êtes ici pour apprendre, dit-elle gentiment, pour se rattraper. M. Voret doit être un excellent professeur.

Il referma le classeur et finit par sourire à nouveau.

- Très bon, dit-il.

Elle sentit confusément qu'elle devait taire ce qu'elle pensait à cet instant : que sur certains

dessins qu'elle avait vus de M. Degas (pour tant un artiste dont tout le monde clamait le génie !), eh bien, elle trouvait que les chaussons de danse manquaient un peu de précision ! Et que Mlle Yvonne y était trop floue. Pour dire la vérité, elle préférait les tableaux quand on s'y retrouvait. En outre, ce garçon était gaucher, elle s'en était aperçue quand il lui avait servi le lait. Un gaucher pouvait-il peindre de belles choses ?

- Jean, mon petit frère, aime à dessiner lui aussi, reprit-elle. Plus tard, il veut construire des ponts. Il faudrait qu'il s'exerce davantage. Mais le papier coûte bien cher.

- C'est vrai.

- M. Voret n'a pas ce problème, lui. L'argent ne lui fait jamais défaut.

Elle but une gorgée de lait, désigna du menton la corbeille à papiers :

- Il jette ses tubes à demi pleins, des pinceaux qui feraient des heureux. Quel gâchis.

Elle se pencha pour ramasser un pastel dans la corbeille.

- Regardez. À peine taillé cinq fois. Jeannot, lui, use les siens jusqu'à ce qu'ils ressemblent à des mégots.

Elle piocha encore deux pinceaux aux brosses blondes à peine usées.

- Et il doit travailler un jour entier pour s'offrir ça, ajouta-t-elle.

- Laissez ! dit-il soudain, en remettant l'objet dans la poubelle.

Devant son air étonné, il haussa les épaules.

- Superstition idiote d'artiste, expliqua-t-il. Un peintre ne doit pas peindre avec le pinceau d'un autre.

- Théo ! tonna une voix. On en est où, avec cette toile ?

Marie avait sursauté. L'élève avança humblement le chevalet.

- Elle est apprêtée, Maître.

Odilon Voret, lorsqu'il parlait, avait l'air d'aboyer. De dévorer lorsqu'il mangeait un quartier de fruit. De bondir quand, simplement, il marchait. Même s'il proférait des banalités, son expression était terrible. Il attrapa un de ses couteaux à peindre, en vérifia la minceur et le tranchant sur le gras de son pouce. Il dépassait son assistant et Marie de deux bonnes têtes. Elle le salua, retira son peignoir et prit la pose sous la verrière. Son cœur battait en désordre.

La séance commença. On n'entendit plus que le bois qui crépitait, la colle de peau qui chauffait au bain-marie sur le fourneau. Le couteau qui raclait la palette. Un ordre parfois : « Débarrasse-moi ça ! » ou bien « Chiffon ! vite ! ».

Au bout d'une heure, l'assistant avait nettoyé, rangé et demanda à partir. Voret grogna quelque chose qui fut sans doute une permission. Le jeune homme endossa sa veste, prit des clefs et Marie se retrouva seule avec le peintre.

Elle avait froid. Elle pensa aux treize francs pour se donner du courage.

- Va et enfile ton manteau !

Sa voix la faisait toujours sursauter, même si elle le savait là.

- Je veux en étudier les plis.

Elle obéit, trop heureuse de remuer. En passant près de la corbeille, son regard survola les crayons, les pinceaux presque neufs. Elle se tourna. Odilon Voret examinait une toile vierge à l'autre bout de la pièce. Vite, elle attrapa les deux pinceaux de la corbeille, les glissa dans sa poche de manteau et retourna poser. Son cœur cognait affreusement. Je n'ai pourtant rien volé, se dit-elle. Ces objets se trouvaient à la poubelle.

Il n'empêche. Elle se demanda s'il entendait ces coups qui sortaient de sa poitrine. Mais son petit Jean serait si content ! Ça valait le coup.

Quand elle quitta l'atelier une heure plus tard, elle se sentait des ailes, comme chaque jeudi après la séance. Ouf. Une longue semaine était devant elle. La main dans sa poche, crispée sur l'argent gagné, elle se retrouva sur le palier. Le soir d'hiver était tombé, la cage d'escalier plongée dans l'obscurité. Marie tâtonna, toucha la rampe. Elle descendit avec précaution. Il y eut un bruit derrière elle. Elle se rappela avoir croisé un chat à son arrivée.

- C'est toi, bestiau ? murmura-t-elle, la voix tremblante.

Elle attendit. Le silence était aussi profond que la nuit.

Soudain, quelque chose d'horrible surgit des ténèbres. Quelque chose qui la saisit, la serra et bâillonna son cri.

La lame du couteau plongea quatre fois dans le cœur de la jeune ballerine, traçant sur son corsage blanc, juste sous le sein, quatre marques en forme d'envol d'oiseaux. Leurs ailes sanglantes battirent avec le cœur de Marie Legay. Quelques instants. Puis cessèrent de battre avec lui.

100 ans plus tard. Printemps 2010.

Ce jeudi-là, pour les élèves de la classe d'anatomie des Beaux-Arts, le modèle qui posait était une jeune fille menue et pâle. La voisine d'Antonin se pencha et lui gloussa tout bas :

- J'ai l'impression de lui dessiner une fermeture éclair sur le corps.

- Pardon ?

- Ses quatre cicatrices. Sous le sein gauche. Tu les vois ?

- En « V » ? On dirait des oiseaux en vol. Comme sur un dessin de même. Ma petite sœur dessine les mouettes exactement comme ça.

- Ben, pas moi. Mais papa me répète que je suis née à 90 ans. En attendant, je me fais l'effet de tirer le portrait de Frankenstein, là.

Antonin Vertov mordilla son pinceau.

- On dirait... qu'elle a reçu des coups de poignard en plein cœur, dit-il, pensif. Il y a très longtemps.

- Si c'est le cas, gloussa sa voisine, on se

demande comment elle a pu en réchapper et être vivante aujourd'hui.

Et, lui qui ne regardait jamais vraiment les modèles qui posaient à l'atelier Kolodine, se mit à détailler intensément celle-ci.

A suivre...

© [SmartNovel](#) en collaboration avec le Musée d'Orsay

Abonnez-vous pour découvrir la suite... ou découvrez d'autres romans-feuilletons sur smartnovel.com.